Au bord du ruisseau

Autor(en): **J.M.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 43

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-220587

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

64me ANNEE — N° 43. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 23 octobre 1926



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse*, **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger*, **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



AU BORD DU RUISSEAU

UNE de nos connaissances nous disait, l'autre jour, le grand plaisir qu'il avait à passer ses vacances dans l'un des vallons les plus agrestes de nos Alpes vaudoises. Indépendamment des promenades et excursions charmantes qu'il fait dans les montagnes environnantes et des randonnées dans les forêts voisines, où abondent les champignons, son grand plaisir est d'aller à la pêche, au bord du torrent, qui serpente et murmure entre les collines verdoyantes, tantôt discrètement, sous la feuillée, tantôt sous le ciel bleu, sous le soleil qui le pare de mille paillettes scintillantes.

Après avoir suivi, sans bruit et attentif le fil de l'eau, en se dissimulant prudemment derrière les buissons, il lance sa ligne au bon endroit où du moins qu'il croit tel, et attend, l'œil fixé sur le courant. Il est indifférent à tout autre chose. Rien ne l'intéresse plus que ce petit bouchon qui se balance sur l'eau. Il ne parle pas ; il ne pense pas. Il est à l'arrêt. Soudain, une secousse agite le bouchon, qui plonge. Alors, gravement, posément, les yeux brillants, le pêcheur tire sa ligne, au hameçon de laquelle est suspendue une truite, qui se débat et défend sa vie, menacée. Hélas ! il lui faut en faire le sacrifice. Le pêcheur décroche le poisson, enfonce un doigt dans l'une des ouïes et la pauvre victime, immobile, la bouche entr'ouverte, l'œil déjà vitreux, disparaît dans le panier. Elle ne reparaîtra qu'en forme de boucle, sur le plat.

Alors, quand l'appétit, aiguisé par l'air vif de la montagne et la marche, s'éveille au palais du pêcheur, celui-ci, s'assied dans l'herbe ou sur une racine saillante, au bord de l'eau. Il sort de son sac un bon flacon, du saucisson ou du jambon, un morceau de pain et fait là, en pleine nature, le plus appétissant des repas, bercé par la chanson du ruisseau.

Mais, cela ne va pas toujours ainsi. Nous connaissons très bien un pêcheur que la chance n'a point favorisé.

Il partit un jour, un beau jour, vraiment, en compagnie d'un ami, qui avait affermé un ruisseau dans un canton voisin, où il faisait des pêches très fructueuses. Son invité, lui, n'avait jamais tenu une ligne.

— Tiens, lui dit le fermier du ruisseau, ici est un bon coin, où toujours j'ai pris quelque chose. Voici une ligne. Elle est prête ; tu n'as qu'à y ajouter l'appât. Tu lances dans l'eau et tu attends, en ayant soin de ne pas trop te faire voir. Moi, je vais en amont. Tu n'auras qu'à appeler, si tu as besoin de moi pour t'aider à porter ton butin. Allons, bonne chance !

— Merci !

Et notre apprenti-pêcheur, fixe, d'une main un peu tremblante, l'appât au hameçon et lance sa ligne. Celle-ci n'avait pas touché l'eau que le bouchon plongeait. Ça tirait, plutôt, ça mordait; enfin quoi, ça mordait et ça tirait en même temps.

Le pauvre garçon, tout ému d'un si rapide succès, lève la ligne. Au bout du fil se débattait une truite de taille très respectable. Mais, déveine ! le fil s'était accroché à une branche élevée et enroulé. Impossible de le détortiller. Et la truite s'agitait toujours comme le diable dans un bénitier. A force de se démener, elle se décrocha et retomba dans le ruisseau où elle disparut promptement et pour toujours.

Dès lors, le petit bouchon rouge n'a plus jamais plongé. Tout le monde ne naît pas pêcheur, avec un circonflexe. *J. M.*



LO POURO TINBON

TINBON s'êtâi maryâ su lo tard. L'avâi grantenet vityu tot solet, sein fenna à l'ottô, que fasâi li-mimo lo dédjonnâ, lo dinâ, lo petit-goutâ, lo soupâ, et pu câodre sè boton avoué dâo fi retor, manèyi la patte d'aise, rècoûra lo cassoton,ècovâ son pâilo, épudzi son lhi, buïandâ sè tsâosson, aryâ sa tchivra, fotemassi, bâograssi et bâozenâ pè l'ottô. D'à premi tot clli commerce lâi êtâi prâo amicat, et lo fasâi prâo châ, (facilement), ma, d'à derrâi, cein lâi êtâi vegnâi pènâbllio. Pu po fini, s'êtâi laissi allâ et l'avâi êtâ lo dèguelhiâdzo pè l'ottô : bourlâve son lacî, souppliâve sa patte d'aise, tserbounâve sè truffie quand n'êtant pas suprasse, fasâi dâo papet à la rhubarba dein lo cassoton po pas avâi fauta de lo rècourâ, âoblliâve d'écovâ son pâilo, laissîve crebllià sè tsâosson de perte. Sa tchivra l'êtâi à gotta, pllieinna de gringalle et son lhi de pudze. Einfin quie : onna fenna n'êtâi, pardieu, pas de trâo dein sa carrâïe. L'è adan que l'avâi maryâ la grôcha Julie à Commi.

S'amâvant, pardieu, bin et lo commerce l'êtâi bin mi zu po Tinbon. La grôcha Julie l'avâi prâi la manéiance de tot, la potse à la cousena, l'écové âo pâilo, la trâi à l'étrâbllio et... onna grôcha pllièce âo l'hî.

L'è que la Julie êtâi asse èpaisse que la Tor de Babet, avoué 'na rita quemet on bâo de Pâquie. Onna veretâbllia montagne aguelhiâ su doû belhion ! Et lo craset de Tinbon l'êtâi tot orgolhiâo de sa fenna et de tot cein que l'avâi fé à l'ottô. Li n'avâi rein à fére qu'à accutâ, po cein que la grôcha Julie l'avâi prâi tota la couson por lî et l'êtâi benhirâo.

Dâi fenne quemet la grôcha Julie dèvetrant vivre à perpétuitâ et ne pas s'ein allâ lè premire. L'è tot parâi cein que l'è arrevâ. L'a modâ po lo paï dâi taupe et lo pouro Tinbon s'è retrovâ solet. Ein a êtâ tot tristo à plliorâ, que lo menistre l'a tot parâi bin fé tot cein que pouâve po lo reconsolâ on bocon. Sti dzo quie lo pouro Tinbon ne desâi rein. La douleu l'avâi on bocon eintoupenâ. Restâve quie à ne rein vère, lè get arrêtâ quemet dâi get de verro, sein guegnî, mouet. Lo menistre atteindâi onna reponse que pouâve pas sailli. Po finî, po lâi fére dere oquie, ie dit dinse :

— L'è bin veré, mon pouro Tinbon, que cein vâo rido zo z'ein seimblliâ.

— L'è su, que repond, mè que i'avé tant accotoumâ de droumi su lè z'*èponde*. (Bois de lit).

Marc à Louis.

LA VACHE

(Réplique d'un tout petit à M. Pierre Ozaire.)

LA vache est un mammifère, ses jambes arrivent presque jusqu'à terre. La vache n'est pas un bœuf. Dans la tête, il pousse environ deux yeux. La vache a deux longues oreilles d'âne, à côté desquelles sortent deux courbes de la tête. On n'appelle pas la jeune vache, vache, c'est pourquoi elle s'appelle veau. Derrière au dos, il y a encore quelque chose, c'est la queue, avec quelque chose au bout pour chasser les mouches. La vache ne pond pas des œufs comme notre poule. On mange son intérieur, et avec son extérieur, le cordonnier Muller fait du cuir. Alors, il fait des souliers pour mon papa. Lorsqu'elle est morte hier, elle est tombée et monsieur l'instituteur aura la saucisse.

Humour anglais. — Un coutelier de Sheffield fait à un ami, Ecossais, les honneurs de son usine. La visite terminée, le coutelier offre un canif, en souvenir, à son ami.

— Mais, dit-il, vous devrez me donner un demi-penny pour que ce canif ne coupe pas notre amitié.

L'Ecossais fouille sa poche, il ne trouve qu'un penny, qu'il tend au coutelier, demandant : s

— Avez-vous un demi-penny à me rendre ?

— Je crains que non, fait le coutelier.

— Alors, dit l'Ecossais, donnez-moi un second canif.

Dilemme embarrassant. — Madame à sa bonne :

— Marie, mon thé !

— J'peux pas monter, madame, j'suis en haut !

— Marie, descendez mon thé, vous dis-je !

— Bon ! v'là t'y pas qu'il faut que je descende et que j'monte à c't' heure. J'sais pu comment faire ?

FENETRES DOUBLES

DANS toutes les vies, même les plus monotones, même les plus régulières, il y a des moments d'une solennité souvent sans éclat, où, malgré soi, on est obligé de méditer sur la fuite des jours.

« L'heure des fenêtres doubles » par exemple, a sonné, une fois de plus.

Besogne mélancolique, car, mettre les fenêtres doubles, c'est s'avouer vaincu, vaincu par l'hiver qui s'approche. C'est admettre que les beaux jours ensoleillés et chauds sont arrivés à leur terme et qu'il faut, bon gré mal gré, se calfeutrer chez soi. Et voilà pourquoi, le buste penché en dehors de la fenêtre, les deux bras tendus en un geste hésitant, qui compromet l'équilibre (surtout si le parquet de la chambre est ciré) on cherche à tâtons, le crochet de la muraille où se fixera le gond. Et, quand toutes les fenêtres sont en place, la demeure a un air glacial et austère. Elle a sa tenue d'hiver ; les beaux jours sont enfuis.

L'enfant aux portes de la vie, le jeune homme qui en a à peine, franchi le seuil, ne ressentent certes pas, la mélancolie discrète de l'heure des fenêtres doubles. Mais l'adulte qui commence à redescendre la colline, voudrait retenir dans leur course échevelée ces petites folles que sont les an-